

乾隆征廓爾喀記

HISTOIRE  
DE  
LA CONQUÊTE DU NÉPÂL

PAR LES CHINOIS,  
SOUS LE RÈGNE DE TÇ'IE LONG  
(1792),

TRADUITE DU CHINOIS

PAR  
M. CAMILLE IMBAULT-HUART.

INTRODUCTION.

En publiant dans le *Journal asiatique*, il y a quelques mois, la traduction d'un extrait du *Chenĭ vou tçi* ou Histoire des campagnes accomplies sous la dynastie actuelle des Ts'ing<sup>1</sup>, nous avons promis de donner quelques autres fragments du même ouvrage. C'est pour remplir notre promesse que nous

<sup>1</sup> Voyez *Journal asiatique*, numéro de février-mars, p. 135 et suiv. Le lecteur trouvera des détails sur le *Chenĭ vou tçi* dans l'introduction du morceau dont nous y avons donné la traduction; de ce même ouvrage nous avons traduit presque complètement le récit de la révolte de Djilanguir k'odja dans le Turkestan; nous profiterons des quelques rares loisirs que nous laisseront les nouvelles fonctions dont nous venons d'être chargé en Chine, pour mettre la dernière main à ce travail.

HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DU NÉPÂL. 349

présentons aujourd'hui le récit de la campagne que les Chinois exécutèrent, en 1792, sur la frontière méridionale du Tibet et à travers les chaînes de l'Himâlaya, pour repousser l'invasion des Népâliens. Ce morceau, qui occupe une partie du livre V du *Chenĭ vou tçi*, a été reproduit intégralement par Oueï Yuann dans son '*Hai kouo t'ou tchè*', Description des pays maritimes, à la fin du livre XIII, où il traite de la géographie et de l'histoire de l'Inde. Nous n'avons pas cru devoir donner la traduction des remarques de l'auteur, qui terminent le récit : elles ne nous ont pas semblé assez intéressantes. Oueï Yuann y considère la position de la Russie et des possessions anglaises en Asie par rapport à la Chine, et y recommande, pour arriver à triompher d'ennemis si puissants, de semer la discorde parmi eux, et, selon son expression, 以夷攻夷, de se servir des barbares pour attaquer les barbares eux-mêmes.

Le Népâl étant connu des Chinois sous différents noms, que l'on ne trouve ni dans les dictionnaires européens, ni dans les dictionnaires exclusivement chinois, nous croyons utile de présenter ici quelques observations sur ces appellations diverses recueillies dans les historiens, les géographes, et les voyageurs de l'empire du Milieu.

Le nom le plus ancien que les Chinois aient donné au Népâl est certainement 尼波羅, Ni po lo, transcription du mot sanscrit Népâla<sup>1</sup>; nous trouvons en effet ce nom dans le *T'anĭ chou* ou Annales des T'anĭ (livre CXCVIII), dans la relation du célèbre pèlerin bouddhiste Yuan-tchouang et dans la grande encyclopédie de Ma Touan lian. L'étymologie de ce mot Népâla a été diversement expliquée : selon Wilson (*Dictionnaire sanscrit, sub voce*), il vient de né, « chef », et pâla, « chérissant »; d'après Lassen, il viendrait de Nêpa, nom d'une tribu (sans doute les Nêwars ou aborigènes

<sup>1</sup> Dans les Annales des Ming (*Ming ché*), l. CCCXXXI, ce nom est mieux transcrit par 尼八刺 Ni pa la.

du Népal), et de *āla*, contraction du sanscrit *ālaya*, « séjour, demeure »<sup>1</sup>. M. Hodgson, auquel nous sommes redevables de si intéressants travaux sur le Népal et le bouddhisme, l'explique différemment : « Mandjouçri appela la vallée desséchée Népala, *Né* signifiant « celui qui envoie (au paradis) », c'est-à-dire Swayambhou, et *pala*, « chéri », voulant dire que le génie protecteur de la vallée était Swayambhou ou Adhi Bouddha<sup>2</sup>. » Enfin Hamilton rapporte que les habitants du pays le font dériver de Niyamapala, nom d'un saint<sup>3</sup>.

Les noms de 巴勒布, Pa lo pou, 巴爾布,

Pa eul pou, 白布, Paï pou, ne sont que des transcriptions plus ou moins bonnes du mot Bal po, par lequel les Tibétains désignent le Népal.

Nous trouvons le nom de Pa lo pou dans les *Yuann ché* ou Annales de la dynastie des Yuann (les Mongols), au livre LXIII; le dictionnaire qui accompagne l'édition du *Yuann ché* de 1824, et qui présente en caractères mandchous les noms d'hommes, de lieux ou de choses dont les caractères chinois sont la transcription, donne *balbou* comme équivalent de Pa lo pou, et fait suivre ce nom de la mention suivante : 西藏一小部名, « nom d'une petite tribu du Tibet », mais c'est en réalité le Népal. D'anciennes éditions des mêmes annales transcrivent Balbo par 巴補, Pa pou, mais cette transcription défectueuse fut abandonnée dans la suite. Le nom de 別蚌, Pié pang, que l'on trouve plus rarement, serait la transcription du tibétain lbras spoungs (Bréboung<sup>4</sup>).

<sup>1</sup> *Indische Alterthumskunde*, Leipzig, 1861, vol. I, p. 58.

<sup>2</sup> *Classification of Newars or aborigenes of Nepal proper*, dans le *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, 1834, p. 217.

<sup>3</sup> *An account of the kingdom of Nepal*, Edimbourg, 1819, p. 180.

<sup>4</sup> *Description du Tibet*, traduite du chinois et publiée par Klaproth dans le *Journal asiatique*, 1830, p. 326.

Quant au nom de 廓爾喀, K'o eul k'a, que nous trouvons dans les auteurs chinois les plus récents et sur les cartes publiées dernièrement en Chine et au Japon, c'est la transcription du nom d'une ville du Népal, Gork'a (ou Gork'ha), située non loin de Katmandou, capitale de ce pays. Selon plusieurs auteurs chinois, les Chinois désigneraient le Népal sous le nom de cette ville, parce que c'est la cité la plus considérable et la plus commerçante de la contrée<sup>1</sup>. Cela peut être, et ce ne serait pas la première fois que les Chinois donneraient à un État le nom d'une de ses principales villes. Ainsi ils appellent le K'anat de Kokand 安集延, Ann tsi yenn, du nom d'Andidchan, la ville du K'anat avec laquelle ils ont le plus de relations commerciales<sup>2</sup>. Mais il se peut aussi que cette dénomination vienne du nom de la dynastie des Gork'a ou Gork'ali, qui fut fondée vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, et à laquelle appartient encore Çri Surendra Vikrama Sâh, le souverain actuel du Népal<sup>3</sup>.

La campagne que les Chinois exécutèrent en 1792 contre les Gork'a ou Népalais n'a été jusqu'ici l'objet d'aucun travail particulier; en fait de documents chinois publiés, nous ne connaissons que le récit de Ouci Yuann et celui de Tchao Y, donné au livre IV de son *Houanĭ tch'ao vou konĭ tçi chenĭ*,

<sup>1</sup> Voyez notamment le *Ynĭ 'houann tché lio*, de Sia Tçi-yu, liv. I.

<sup>2</sup> *Ynĭ 'houann tché lio*, l. I, et *Chenĭ vou tçi*, l. IV.

<sup>3</sup> La tribu des Gork'a, qui n'occupait autrefois que la ville du même nom et ses environs, prit peu à peu une grande extension, étendit ses conquêtes sur les tribus voisines, et, vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, sous la conduite du roi Prithwi Nârâyana, soumit la presque totalité du Népal. Ainsi fut fondée la dynastie des Gork'a. Voyez sur ces faits *History of Nepal, translated from the Parbatiya by Munshi Shew Shunker Singh, with sketch of Nepal, by the editor Daniel Wright*, Cambridge, 1877, et un récit du P. Giuseppe inséré dans le second volume des *Asiatic Researches*.

Histoire des exploits militaires de la dynastie actuelle<sup>1</sup>, inférieur au premier sous le double rapport du style et de l'exactitude historique<sup>2</sup>. Dans plusieurs ouvrages européens on trouve quelques renseignements sur cette guerre. Ainsi l'on peut consulter la *Note historique du Tibet*, insérée à la fin du second volume (traduction française) de l'*Ambassade* de Turner<sup>3</sup>, et l'appendice du remarquable ouvrage du colonel Kirkpatrick sur le Népal<sup>4</sup>. La comparaison même que l'on pour-

<sup>1</sup> **皇朝武功紀盛**. Comme cet ouvrage est l'une des rares histoires de la dynastie actuelle où l'on trouve des renseignements authentiques sur les guerres faites par les empereurs mandchous, nous croyons utile d'en donner une courte notice. L'auteur, Tchao Y, surnommé Yunn song, du district de Yang'hou, occupa les hautes fonctions de secrétaire du Conseil privé, d'intendant de cercle (Tao tai), de membre de l'Institut ('Hann linn), et assista à plusieurs des guerres qu'il a racontées. Voici la table sommaire de son ouvrage: Livre I: Récit de la soumission des rebelles (Ou Sann-koueï et autres); pacification des Éleutes. Livre II: Guerre contre les Dzoungars. Livre III: Conquête de la Birmanie. Livre IV: Soumission des Miao tseu du Tçinn tch'ouann, de l'île de Formose (T'ai ouaun), des Gork'a ou Népalais. La préface de l'auteur est datée de la cinquante-septième année Tç'ienn long (1792).

<sup>2</sup> Nous avons cité plusieurs fois en note le **天竺國紀** **灣** T'ienn tchou kouo tci yéou. Récit d'un voyage dans l'Inde (T'ienn tchou). Malgré son titre, cet ouvrage n'est qu'un recueil de notes sur le Tibet recueillies par Tchéou Ai-lienn durant un séjour de plusieurs années en ce pays. On y trouve des renseignements qui ne manquent pas d'intérêt sur cette contrée dans bien des endroits encore peu connus. La préface est datée de la neuvième année Tçin tç'ing (1804).

<sup>3</sup> *Ambassade au Tibet*, traduite par Castera, Paris, 1800.

<sup>4</sup> *An account of the kingdom of Nepal*, London, 1811. — On peut encore consulter un ouvrage plus récent, la publication des papiers de Bogle et de Manning (*Narratives of the mission of G. Bogle and of the journey of Th. Manning*, London, 1878, in-8°), par Cl. Markham

rait faire de ces faits recueillis par des Européens, et du récit de Oueï Yuann, ne servirait qu'à montrer la véracité et l'exactitude de ce dernier.

## 乾隆征廓爾喀記

Le Vou sseu tsang (Tibet)<sup>1</sup> est à l'ouest des provinces chinoises du Sseu tch'ouann et du Yunn nann; au sud-ouest du Tibet est situé le pays des Gork'a<sup>2</sup>, et enfin au sud-ouest de celui-ci se trouvent les cinq Indes<sup>3</sup>. C'est cette dernière contrée qui a donné nais-

qui, dans sa préface (p. LXXVI-LXXVII), résume cette guerre en s'appuyant en partie sur les renseignements fournis à M. Hodgson par le célèbre ministre Népalais, général Bhimasena. (L. Feer.)

<sup>1</sup> Vou sseu tsang, nom donné au Tibet par les Chinois sous les dynasties des Yuann et des Ming, est la transcription des noms tibétains de deux provinces du Tibet: Dvous (ou) et gtsang. Actuellement les Chinois donnent d'ordinaire au Tibet les noms de **西藏** Si tsang, **衛藏** Oueï tsang (qui a la même origine que Vou sseu tsang), **土伯特** T'ou po t'o, transcription du mot *tubed* par lequel les Mongols désignent cette contrée, et à ses habitants celui de **唐古特** T'ang kou t'o. Quant aux habitants du Tibet, ils appellent leur propre pays Bod youl, contrée de Bod. Le nom de *Tibet* donné par les Européens à ce pays, et qui y est inconnu, nous est sans doute venu des auteurs arabes. (Voyez, sur le mot *Tibet*, Schiefner, *Tibetische Studien*, dans les *Mél. as. de l'Académie de Saint-Petersbourg*, t. 1, p. 332, note.)

<sup>2</sup> Voyez l'introduction, p. 351.

<sup>3</sup> Ou ynn tou. Les géographies chinoises divisent l'Hindoustan

sance au dieu Fô (le Bouddha); située au sud-ouest des Ts'ong ling (Karakoroum)<sup>1</sup> et baignée par la grande mer (mer des Indes), elle est éloignée du Tibet de deux cents lieues<sup>2</sup>. On a dit que c'était le Tibet qui avait vu naître le Bouddha, mais c'est là une erreur.

Il y a plus de vingt relais de Ta tsienn lou<sup>3</sup> du Sseu tch'ouann, en allant vers l'ouest, jusqu'au Tibet antérieur<sup>4</sup>; de là au Tibet central, douze relais;

en cinq parties : l'Inde de l'est; l'Inde de l'ouest; l'Inde du sud; l'Inde du nord, et l'Inde centrale.

<sup>1</sup> Les Chinois donnent le nom de Ts'ong ling (Monts des oignons) aux chaînes du Karakoroum et des Bolor; le nom donné à ces montagnes viendrait de ce qu'elles sont couvertes d'oignons. « Les Ts'ong ling sont très-élevés; sur leur sommet poussent partout des oignons, d'où leur nom. » (*Ts'ien 'hann chou*, Annales des 'Hann postérieurs, de Paun kou, l. XCVI, part. I, note.)

<sup>2</sup> Ici, comme dans le cours de notre traduction, il s'agit de lieues françaises; on sait que dix li ou lieues chinoises valent une de nos lieues.

<sup>3</sup> Ta tsienn lou « forges des flèches », située sur la frontière du Sseu tch'ouann, est la dernière ville chinoise du côté du Tibet. C'est là que passe l'une des principales routes qui mènent au Tibet. Son nom, suivant la tradition, vient de ce que le célèbre général des 'Hann, Tchou-ko Léang (connu aussi sous son titre honorifique posthume de Vou 'héou « marquis de Vou »), dans son expédition contre les pays méridionaux, envoya l'un de ses officiers, Kouo (ou Konota), établir une forge pour la fabrication des flèches dans la ville qui porte à présent le nom de Ta tsienn lou, mais qui alors s'appelait Cha oua na. On voit encore sur la colline voisine des ruines de fourneaux, et dans la ville même se trouve un temple dédié au maréchal Kouo. (*Ts'ien tchou tçi yéou*, l. IV.)

<sup>4</sup> Voici, d'après le *Ta ts'ing y'ong tché*, l. CCCCXIII, et le *Cheng vou tçi*, l. V, quelles sont les divisions du Tibet : 1° Ts'ien tsang, Tibet antérieur, ou K'ang, en tibétain K'ams. C'est la partie la plus voisine de la frontière chinoise. 2° Tchoang tsang, Tibet

de cet endroit au Tibet postérieur, douze relais; et de cette partie du Tibet au pont de chaînes de fer de Tsi long<sup>1</sup>, qui est la limite extrême du Tibet postérieur, vingt relais. Au delà de ce pont se trouve à l'ouest le pays des Gork'a.

Ce pays portait autrefois le nom de royaume de Pa lo pou<sup>2</sup>. Jadis il était divisé en trois tribus : celles de Yé leng, Pouyenn, K'ou mou<sup>3</sup>. Durant la neuvième année Yong tcheng (1731), ces tribus adressèrent chacune à l'empereur une pétition écrite sur des feuilles d'or, et offrirent en tribut des productions du pays. Dans la suite, ces tribus furent réunies en une seule<sup>4</sup>.

Le pays des Gork'a est limitrophe du Tibet posté-

central, ou Ouc'i, Dvous (milieu); Lhassa, capitale du Tibet, est située dans cette province. 3° Héou tsang, Tibet postérieur, ou Tsang (*gTsang* « clarté, pureté »). 4° Ngari, en tibétain *mNgah ris skor gsum* « les trois provinces dépendantes ». C'est la partie du Tibet la plus occidentale.

<sup>1</sup> C'est par le défilé de Tsi long ou Kirong (K'yi rong « le défilé du chien ») que passe l'une des routes qui conduisent du Tibet au Népal. « Du Tibet postérieur au pays des Gork'a il y a deux routes : l'une qui passe par Nilam, c'est la plus courte mais aussi la plus dangereuse, l'autre qui passe par Tsi long, plus longue mais un peu plus plane. De Tsi long à Yang pou (Katmandou) il y a environ sept ou huit jours de marche. » (*Ts'ien tchou tçi yéou*, l. VIII.) La route de Tsi long n'est permise qu'aux fonctionnaires seuls, les marchands et voyageurs prennent celle de Nilam. (*Journey to Shigatze, in Tibet, by a native explorer*, dans le *Journal of the Geogr. Soc. of London*, 1875, p. 334.)

<sup>2</sup> Voyez l'introduction, p. 350.

<sup>3</sup> Voyez *Journal asiatique*, 1830, p. 346, note 3.

<sup>4</sup> Allusion à la conquête du Népal par les Gork'a. Voyez l'introduction, p. 351.

rieur; il a plusieurs centaines de lieues de l'est à l'ouest, et une centaine environ du sud au nord. Sa capitale s'appelle Yang pou<sup>1</sup>; elle est à environ onze ou douze jours de marche de la frontière. Il y a dans cette contrée des traces du dieu Fô (le Bouddha)<sup>2</sup>; aussi les habitants du T'ang kou t'ou (Tangout)<sup>3</sup> y vont-ils chaque année visiter les pagodes et frotter la terre blanche<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Yang pou est le nom donné par les Chinois à Katmandou, capitale du Népal.

<sup>2</sup> Suivant la tradition, Çakyamouni aurait parcouru l'Inde presque entièrement et laissé en maints endroits des traces de son passage. Les fidèles croyaient même trouver des marques de pas du Tathâgata là où celui-ci n'avait jamais mis le pied, comme par exemple dans l'île de Ceylan. On sait qu'au sommet du pic d'Adam, situé dans cette île, se trouve la pierre appelée Çripâda «le pied bienheureux» sur laquelle les croyants voient la trace du pied de Çakyamouni.

<sup>3</sup> Tangout est un pluriel mongol (Tangghout) désignant certaines tribus de race titébaine appelées par les Chinois Tang Chianġ, qui fondèrent jadis le royaume de Chia sur la frontière nord-ouest de la Chine avec Chia tchéou (Ninġ chia sou de nos jours, 38° 32' 40" de latitude, 103° 47' 30" de longitude) pour capitale. Cet État, envahi plusieurs fois par les Mongols, fut enfin détruit par Tch'inggis k'an dans sa dernière campagne. Le pays de Tangout correspondait à la province actuelle du Kann sou, mais quelquefois ce nom fut appliqué aux pays de K'amil ('Hami) et de Tourfan. Les Chinois donnaient à cette contrée le nom de 'Ho si «pays à l'ouest du fleuve», c'est-à-dire à l'ouest du 'Houang 'ho «fleuve jaune». Actuellement ce nom de Tangout est donné au Tibet par les Mongols et quelquefois par les Chinois. (Voyez Klaproth, *Magasin asiatique*, t. II, p. 213. Yule, *Cathay and the way thither*, p. 269, 274. Marco Polo, t. I, p. 209. Ritter, t. II, p. 205.)

<sup>4</sup> 拭白土 *Ché paï t'ou*. Cela veut-il dire que les fidèles font des ablutions avec du sable dans les lieux où le Bouddha a laissé, ou est censé avoir laissé des traces de son passage?

De temps immémorial ce pays n'avait eu de relations avec la Chine<sup>1</sup>; ce ne fut qu'à partir de la cin-

<sup>1</sup> Notre auteur n'est pas ici tout à fait exact. La Chine avait eu déjà depuis longtemps des relations avec le Népal, et, sous la dynastie des Minġ notamment, nous voyons que les ambassadeurs népalais allèrent en Chine, et que réciproquement des envoyés chinois se rendirent à la cour des rois du Népal. Voici d'ailleurs la traduction de la notice consacrée au Népal dans le *Minġ ché* ou *Annales des Minġ*, livre CCCXXXI : «Le royaume de Ni pa la est à l'ouest des Tsauġ (Tibet); il est très-éloigné de la Chine, ses souverains sont tous des bonzes (*senġ*). La dix-septième année 'Hong vou (1384), l'empereur T'ai tsou (fondateur de la dynastie des Minġ) ordonna au bonze Tché kouanġ d'aller dans ce pays porter (au roi) un sceau, une lettre et des soieries, et de se rendre également dans le royaume de Yong t'a, vassal du Népal. Grâce à la connaissance profonde qu'il avait des livres bouddhiques, Tché kouanġ sut répondre aux intentions de l'empereur et manifester sa vertu. Le roi du Népal, nommé Ma ta na lo mo, envoya un ambassadeur à la cour porter des présents consistant en petites pagodes d'or, livres de Fô (bouddhiques), chevaux renommés et productions du pays. Cet ambassadeur arriva à la capitale la vingtième année (1387). L'empereur en fut très-content, et lui conféra un sceau d'argent, un cachet de jade, une lettre, des amulettes et des soieries; la vingt-troisième année (1390), un autre ambassadeur vint apporter tribut; l'empereur lui fit présent d'un cachet de jade, d'un dais rouge ('*honġ lo sa*). Durant les dernières années du règne de T'ai tsou, il ne vint qu'un seul ambassadeur pour une période de plusieurs années. L'empereur Tch'enġ tsou ordonna à Tché kouanġ d'aller de nouveau en ambassade au Népal; ce pays envoya son tribut la septième année Yong lo (1409). La onzième année (1413), l'empereur ordonna à Yang Sann-pao d'aller offrir en présent au nouveau roi du Népal Cha ko sinn ti, et au roi de Yong t'a, K'o pann, des lettres, des cadeaux en argent et en soie. L'année suivante (1414), Cha ko sinn ti ayant envoyé un ambassadeur porteur de son tribut, l'empereur lui conféra le titre de roi du Népal et lui fit présent d'un diplôme contenant cette investiture, un sceau en or et un autre en argent. La seizième année (1418), Cha ko sinn ti ayant envoyé de nouveau un ambassadeur porteur de son tribut, l'empereur ordonna à l'eunuque Teng tch'enġ

quante-cinquième année Tç'ienn long (1790), quand ses troupes vinrent faire une incursion dans le Tibet, qu'il fut en guerre avec elle. (Voici quelle fut l'origine de cette guerre.)

Le Pann tchann lama<sup>1</sup> du Tibet postérieur était venu à la cour présenter ses hommages et ses félicitations à l'empereur Tç'ienn long, la quarante-sixième année de son règne (1781), à l'occasion du soixante-dixième anniversaire de sa naissance. De tous côtés on lui fit des aumônes et des présents considérables. Il mourut durant son séjour à la capitale, et l'empereur ordonna de remporter son corps au Tibet.

Le frère aîné du Pan tchann, le 'Hou t'ou k'o t'ou<sup>2</sup>

de se rendre au Népal et d'offrir au roi un cachet et des pièces de soie et de satin. Teng tch'eng distribua des présents aux princes des différents pays qu'il traversa. La deuxième année Chuann to (1427), l'eunuque 'Héou chienn fut envoyé de nouveau faire au roi du Népal des cadeaux consistant en pièces de soie et de lin. Dès lors nul ambassadeur ne vint à la cour, et nul tribut n'y fut envoyé.»

<sup>1</sup> A la tête de la hiérarchie lamaïque au Tibet sont deux grands pontifes : le Dalai lama et le Pan tchen lama. Le Dalai lama (en tibétain rGyalwa Rin po tch'é), considéré comme étant une incarnation du Dhyani-Bodhisatva Tchenresi, réside au monastère de Potala, près de Lhassa. Le nom de Dalai qui lui a été donné ne serait autre chose que le mot mongol *Dalai* « mer, océan » (tibétain rGya mts'o), signifiant que sa sagesse est aussi vaste que l'océan. L'autre pontife, qui partage le pouvoir temporel avec le Dalai lama, mais dont le pouvoir spirituel est moindre, porte le nom de Pan tchen Rin po tch'é et est considéré comme une incarnation d'Amitabha. Il réside à Tachi-lounpo dans le Tibet postérieur. (Voyez Schlagintweit, *Buddhism in Tibet*, p. 153. Köppen, *Lamaïsche Hierarchie*, t. II.)

<sup>2</sup> Transcription chinoise du mot mongol *K'outouktou* « personnage divin, saint ». C'est l'équivalent du saucrit *Arya* et du tibétain *k'Pag*

Tchong pa, mit la main sur ses richesses et n'en distribua ni aux monastères, ni aux temples, ni aux soldats tibétains; il ne fut pas plus libéral envers son frère cadet Cho ma eul pa<sup>1</sup>, qu'il repoussa comme faisant partie de la secte rouge<sup>2</sup>. Là-dessus, ce der-

pa; les Chinois appellent les K'outouktou des 'Houo fô « Bouddhas vivants ». Suivant le *Ta ts'ing 'houai tienn*, ou statuts de la dynastie actuelle, l. LII, il y a en tout cent soixante K'outouktou : à savoir trente au Tibet, dix-neuf dans la Mongolie septentrionale, cinquante-sept dans la Mongolie méridionale, trente-cinq dans la région du Koukounor, et cinq dans le pays de Tcha mo to (Tsiampo sur les frontières du Tibet et du Sseu tch'ouann). A Péking même et dans les environs on en compte quatorze.

<sup>1</sup> Ce nom a été écrit de diverses manières par les Européens : Schamer pa, par le colonel Kirkpatrick, Sumliur, par Duncan (Appendice de l'ouvrage de Kirkpatrick). C'est une transformation de *dChamar*, qui a un bonnet rouge, suivie de la particule *pa*. (Köppen, *Die Religion des Buddha*, t. II, p. 226, note 2.)

<sup>2</sup> Les Bouddhistes tibétains sont divisés en plusieurs sectes dont les deux principales sont : 'Houang tçiao « la secte jaune »; 'Hong tçiao « la secte rouge », ainsi appelées de la couleur des vêtements que portent leurs adhérents. La secte jaune, en tibétain *dGe longs pa* (Gélonkpa) ou *dGah ldan pa* (du nom du monastère Galdan situé à Lhassa), fut fondée au xvi<sup>e</sup> siècle par le célèbre réformateur Tsong k'a pa, qui prêcha la nécessité de revenir à la doctrine pure et simple de Çakyamouni et fit prendre à ses partisans un costume jaune pour les distinguer de la secte rouge, *hBroug pa*, dont les adhérents tournaient insensiblement la doctrine du Tathâgata à des pratiques superstitieuses. Depuis lors, ces deux sectes ont été dans une rivalité constante et n'ont cessé de se disputer la suprématie au Tibet; les adhérents de la secte jaune, qui s'acquirent un grand crédit par la pureté de leur doctrine et par l'observance exacte de la loi du Bouddha, paraissent être cependant les plus nombreux. La principale différence qui distingue ces deux sectes, c'est que les adhérents de la secte rouge peuvent se marier, tandis que ceux de la secte jaune ne le peuvent pas. Les auteurs chinois citent souvent à côté de ces deux sectes une troisième beaucoup moins importante appelée 'Heï tçiao « secte noire » : c'est l'ancienne religion du Tibet,

nier, vexé, représenta aux Gork'a la richesse extrême du Tibet postérieur et l'avarice de T'chong pa, et les excita à pénétrer dans le Tibet.

Le troisième mois de la cinquante-cinquième année (avril 1790), les Gork'a, sous prétexte qu'on avait élevé les droits de douane et que le sel (que leur vendaient les Tibétains) était de mauvaise qualité, levèrent des troupes et franchirent subitement la frontière.

Les soldats tibétains étaient dans l'impossibilité de leur résister. Pa T'chong, officier de la garde impériale, et les deux maréchaux Ao 'Houei et Tch'eng To, que l'empereur envoya à leur secours, arrangèrent l'affaire à l'amiable. Ils firent en sorte que les K'ann pou<sup>1</sup> du Tibet promirent secrètement de donner chaque année aux Gork'a quinze mille taëls<sup>2</sup>.

la religion Bon (à laquelle les Tibétains donnent quelquefois le nom de nag tchos « religion noire »), qui ne serait autre que la doctrine chinoise du Tao. (Voyez Köppen, *Die lamaische Hierarchie und Kirche*, Berlin, 1859, l. 109 et suivantes. Schlagintweit, *Tibetan Buddhism*, passim. E. Schlagintweit, *Ueber die Bon-pa Secte in Tibet*, dans le *Sitzenbericht de l'Académie de Munich*, 1866, l. p. 1-12. Cunningham, *Ladak*, p. 258. Hodgson, dans le *Journal of the Asiatic Society*, t. XVIII, p. 396. *Annales de la propagation de la Foi*, XXXVII, 301, 424. Turner, *Voyage au Tibet*, vol. II, p. 91. Montgomerie, *Journey to Shigatze in Tibet by a Pandit (Journal of the royal geogr. Society of London)*, 1875, p. 334.)

<sup>1</sup> Les K'ann pou (transcription du tibétain mk'an po, en sanscrit upādhyāya, en chinois 上首 Chang chéou) sont des supérieurs de lamaseries ou « abbés », qui, depuis un décret de 1792, sont nommés par le Dalai lama et le commissaire impérial résidant au Tibet.

<sup>2</sup> Fu comptant le taël au taux de 8 francs, cela fait 120,000 francs.

Ils arrêterent leurs troupes, et de cette façon il n'y eut pas de combat.

Bien que le Dalai Lama n'eût pas adhéré à cet arrangement, T'chong pa envoya de son chef à l'empereur un rapport où il dit que les ennemis avaient fait leur soumission. Sur ses instances, le roi des Gork'a vint offrir tribut et reçut l'investiture du royaume du Népal. On avait donc dépensé pour rien cent mille rations, et l'affaire se termina sans qu'un seul soldat en fût venu aux mains.

Au septième mois (août), des envoyés des Gork'a vinrent au Tibet apporter tribut et remirent au commissaire impérial résidant au Tibet une lettre par laquelle ils le priaient de vouloir bien se conformer au traité. Ao 'Houei, craignant que l'on ne divulguât ce qui s'était passé, renvoya cette lettre et n'adressa pas de rapport à l'empereur à ce sujet.

L'année suivante (1791), l'engagement qui avait été pris ne fut pas mieux exécuté, et, sous prétexte que la dette n'avait pas été acquittée, les Gork'a prirent de nouveau les armes et pénétrèrent au cœur du pays.

Au sud-ouest de Tcha ché loun pou<sup>1</sup>, qui est

<sup>1</sup> Tcha ché loun pou ou Tché lounpo (29° lat., 80° long.), en tibétain Bkra chis houn po « la gloire sublime », est situé au sud-est de Chigatsé ou Digartchi (bCh'i kartsé), capitale politique du Tsang ou Tibet postérieur. Cette ville est composée surtout d'établissements religieux. Voici ce que nous lisons à son sujet dans le *Ta ts'injy t'onj tché*, l. CCCXIII : « Monastère de Tcha ché loun pou. Il est situé à deux li à l'ouest de Je k'o tso (Chigatsé), devant la montagne Tou pou. Selon la tradition, il fut construit par le prin-

situé dans le Tibet postérieur, se trouvent à gauche Tç'iu to (K'iu to) et Tçiang kong (Kiang kong), à droite, P'anġ ts'o linġ<sup>1</sup>; là existent des montagnes à pic, qui, défenses naturelles, constituent la clef du Tibet. Les ennemis, au nombre de plusieurs milliers de fantassins, avaient pénétré par Nié la mou<sup>2</sup>. Si, à ce moment, les troupes tibétaines et les troupes régulières chinoises s'étaient divisées en deux corps, l'un occupant solidement Tç'iu to et Tçiang kong, tandis que l'autre aurait exécuté un mouvement tournant par P'anġ ts'o linġ pour couper la retraite aux ennemis, les Gork'a, entrés trop avant, n'auraient pu être secourus et auraient été défaits sans combat. Mais à peine Pao T'aï, commissaire impérial résidant au Tibet, eut-il appris l'arrivée des ennemis qu'il envoya le Pann tchann dans le Tibet antérieur, et, exagérant les forces des ennemis, adressa à l'empereur un rapport dans lequel il lui demandait la permission de mettre le Dalai en sù-

principal disciple du Tsong k'a pa, Kenn tounn tcho pa (dGé ldoun groub). C'est là que le Pann tchann lama a jusqu'à présent habité . . . il y a dans le monastère plus de trois mille pavillons ou cellules, il s'y trouve en quantité innombrable de petites pagodes en or ou en argent, et des statues du dieu Fô (le Bouddha) en or, en argent, en cuivre et en jade. Plus de cinq mille lamas y habitent. Sous sa juridiction sont cinquante et un petits monastères où résident plus de quatre mille lamas, seize hameaux ou villages, et plus de dix tribus. C'est le principal monastère de la province Tsang.»

<sup>1</sup> Ghaldan p'ouu tsoling, en tibétain *dgah klan p'ouu tsogs gling*.

<sup>2</sup> Guiclam, Nielam ou Nilam, appelée Kouiti par les Népâliens, est la première ville tibétaine que l'on rencontre en venant du Népâl. C'est là que passe l'une des deux routes qui conduisent du Népâl au Tibet.

reté à Si ning<sup>1</sup>, et le Pann tchann à T'aï ning<sup>2</sup>. Son intention était d'abandonner le Tibet aux ennemis.

Le monastère de Tcha ché lounn pou, adossé à une colline et protégé par un fleuve qui coule à ses pieds, est situé dans une position inexpugnable. Les lamas, qui s'y trouvaient au nombre de plusieurs milliers, auraient pu faire bonne garde jusqu'à l'arrivée des secours. Mais le Hou t'ou k'o t'ou Tchong pa s'étant enfui avec toutes ses richesses, les lamas Tsi tchong et Tcha ts'anġ prétextèrent qu'ils avaient consulté la Mère céleste aux bons présages<sup>3</sup>, et dirent

<sup>1</sup> Nom d'un district et de son chef-lieu situés au nord-ouest des provinces du Chenn si et du Kann sou.

<sup>2</sup> Ville de la province de Sseu tch'ouann.

<sup>3</sup> En chinois 吉祥天母 Tçi sianġ T'ienn mou. C'est la divinité appelée 摩利支天菩薩 Mo li tché T'ienn p'ou sa, c'est-à-dire le Bodhisatva Maritchi déva. Dans la mythologie indienne, c'est la personnification de la lumière. (« Rayon de lumière, » Burnouf, *Dict. sanscrit*. C'est aussi, dit l'*Amarakocha*, traduction de Loiseleur-Deslongchamps, t. I, p. 20, le nom d'une des sept principales étoiles de la grande Ourse.) Les bouddhistes chinois représentent cette divinité comme une femme ayant huit bras, dont deux tiennent en l'air les emblèmes du soleil et de la lune; elle est adorée comme déesse de la lumière et comme gardienne des nations qu'elle protège contre les furies de la guerre (Eitel, *Handbook of Chinese buddhism*, p. 74). L'expression Tçi sianġ « aux bons présages » est l'une de ses épithètes. Les dictionnaires bouddhiques lui donnent pour équivalent 室利 Ché li, transcription exacte, puisque, encore qu'elle se retrouve dans les dialectes ou patois locaux, la lettre *r* n'existe pas dans le Kouann 'houa ou langue commune, du mot sanscrit *śrī* (tibétain *dpal*) « prospérité », qui se place devant les noms de personne ou de chose en signe de respect.

qu'il ne fallait pas combattre. Tous les esprits furent alors abattus.

Les ennemis pillèrent donc Tcha ché lounn pou, et le Tibet tout entier fut dans la terreur. Les deux grands lamas (le Dalai et le Pann tchann) envoyèrent des dépêches (à la cour) pour faire part de la situation critique dans laquelle ils se trouvaient. Pa Tchong, officier de la garde impériale, qui avait suivi l'empereur à Jo'ho (Jéhol)<sup>1</sup>, apprit ce qui se passait et se noya dans la crainte d'être accusé.

Alors Ao Houei, vice-roi du Sseu tch'ouann, et Tch'eng To, maréchal commandant les troupes de la même province, profitèrent de ce que Pa Tchong avait mis fin à ses jours pour rejeter la faute sur lui : « C'est lui seul, disaient-ils, qui, possédant la langue des Tangoutes (Tibétains), avait fait les conventions secrètes. Quant à nous, nous n'en avons point eu connaissance. » Ils reçurent l'ordre de se rendre au Tibet et d'arrêter la marche des ennemis; mais, loin de se hâter, ils s'avancèrent à petites journées.

L'empereur, voyant qu'il ne pouvait pas compter sur eux, enjoignit à Fou K'ang-ann, duc de Tchia yong (louable bravoure), et à 'Häi Lann-tch'a, duc de Tch'ao yong (bravoure éclatante), le premier comme maréchal, le second comme sous-maréchal,

<sup>1</sup> C'est à Jéhol, situé près de la rivière de ce nom en Mandchourie, que se trouve le Pi chou chann tchouanġ « villa où l'on se retire pour se soustraire aux chaleurs de l'été », résidence d'été des empereurs mandchous.

de faire venir les troupes mandchoues de Solon<sup>1</sup> et les soldats des principautés (voisines du Sseu tch'ouann) pour aller dompter les ennemis. Quant aux subsistances de l'armée, il ordonna à Sounn Ché-y, vice-roi du Sseu tch'ouann, de s'en occuper à l'est du Tibet, à 'Ho Linn, commissaire impérial résidant au Tibet, d'y veiller à l'ouest, et à 'Houeï Ling, naguère vice-roi du Sseu tch'ouann, d'y veiller au delà des frontières de Tsi long. Pao T'ai fut condamné à porter la cangue devant toute l'armée.

L'empereur ordonna à la grande armée de pénétrer dans le Tibet par les steppes de Ts'ing 'hai<sup>2</sup>, route qui est plus courte de trente jours de marche que celle de Ta tsienn lou du Sseu tch'ouann. Les ennemis, croyant que l'affaire s'arrangerait à l'amiable comme l'année précédente, étaient retournés dans leur pays avec leur butin et avaient laissé un corps de mille hommes en observation sur la frontière. Ao 'houei et Tch'eng to, dont les forces s'élevaient à quatre mille hommes, n'attaquèrent pas les ennemis qui s'en retournaient gorgés de butin, ni ceux qui restaient sur la frontière, mais se contentèrent de disperser quelques centaines de soldats établis à Nié la mou; puis, dans un rapport qu'ils adressèrent à

<sup>1</sup> Ville de la province mandchoue de Heï long t'ianġ, dont les troupes ont une réputation de bravoure et d'intrépidité.

<sup>2</sup> Ts'ing 'hai « mer bleue » est le grand lac, situé au nord du Tibet, auquel les Mongols donnent le nom de Kuke naghör, lac bleu. Outre le nom de Ts'ing 'hai les Chinois donnent encore à ce lac celui de Si 'hai « mer de l'ouest ». Sur nos cartes il porte le nom de Koukou nor (nor est une contraction de naghör « lac »).

l'empereur, ils dirent que les ennemis s'étaient retirés et qu'ils désiraient voir la guerre s'arrêter là; ils ne soufflèrent mot des ennemis établis à Tsi long et à Jong chia (Jonghia)<sup>1</sup>. L'empereur ne voulut pas que la campagne finît ainsi et blâma leur conduite.

Le deuxième mois de l'année suivante (mars 1792), le maréchal et le sous-maréchal pénétrèrent dans le Tibet postérieur en passant par les steppes de Ts'ing haï. Le quatrième mois intercalaire (mai), les deux mille hommes de Solon que l'on avait fait venir et les cinq mille soldats des principautés et des colonies militaires du Tçinn tch'ouann<sup>2</sup>, s'étant réunis, opérèrent leur jonction avec les trois mille hommes de troupe régulière qui se trouvaient au Tibet. Dans ce contre-temps, l'on avait acheté dans le Tibet soixante-dix mille tann<sup>3</sup> de blé et plus de vingt mille bœufs et moutons, de façon à suffire à la nourriture de plus de dix mille hommes pendant une année entière, et à ne pas avoir l'embarras de faire venir des vivres de l'intérieur des terres (de la Chine).

Durant le cinquième mois (juin), l'armée chinoise battit successivement les ennemis restés en observation sur la frontière et recouvra le territoire tibétain tout entier. Au commencement du sixième mois (juillet), elle se mit en marche pour aller pénétrer au cœur

<sup>1</sup> Ville du Tibet postérieur située non loin de Nilam.

<sup>2</sup> Tribu Miao tseu qui occupe les districts montagneux du Sseu tch'ouann et les bords du Siao tçinn cha tçiang « petit fleuve au sable d'or », cours supérieur du Yang tseu.

<sup>3</sup> Un tann est une mesure de dix boisseaux du poids de cent vingt livres chinoises.

du pays ennemi. Comme l'on craignait que les Gor'ka ne fissent une invasion sur les derrières de l'armée, les commandants Tchi'eng To et Tai Chenn-pao et le colonel Tchou Chenn-pao eurent mission de se porter sur la droite et la gauche de l'ennemi afin de diviser ses forces, tandis que le corps principal prendrait par la route du centre. Haï Lann-tch'a formait l'avant-garde avec trois bataillons; Fou K'ang-ann le suivait avec deux autres.

Le pont de chaînes de fer situé à huit lieues de Tsi long, principal défilé pour pénétrer dans le Népal, avait été rompu par les ennemis qui nous opposaient ainsi de grands dangers à surmonter.

Tandis que Fou K'ang-ann engageait l'action avec le corps principal, Haï Lann-tch'a traversa secrètement la rivière en amont sur des radeaux, contourna la montagne et déboucha au-dessus du camp ennemi; Fou K'ang-ann profita de la circonstance pour jeter un pont sur la rivière et s'emparer du poste-frontière; puis, ayant réuni ses forces à celles de son collègue, il attaqua le camp des Gork'a, extermina un grand nombre des leurs et poursuivit les fuyards pendant seize lieues jusqu'à Chié pou lou (Hiépoulou); comme il n'y avait pas de place le long de la route pour établir des camps (à cause de l'aspérité des montagnes), il ne resta pas un seul ennemi.

Pendant l'espace de plus d'une dizaine de lieues jusqu'à la colline de Tong tçio, les deux rives de la rivière sont comme des murailles à pic entre les-

quelles l'eau profonde coule avec une grande rapidité. Nos soldats furent obligés de suivre les sentiers et de marcher de côté; les dangers qu'ils y rencontrèrent n'étaient pas moins grands que ceux du pont de chaînes de fer (de Tsi long). Les généraux, divisant leurs troupes, profitèrent du mauvais temps et de l'obscurité de la nuit pour traverser la rivière en aval sur des ponts faits d'arbres morts, et s'emparèrent alors de ces endroits dangereux. Le 9 du sixième mois (juillet), ils arrivèrent à la montagne Yong ya.

Les Gork'a, terrifiés, envoyèrent un des leurs au-devant de l'armée pour demander la permission de faire leur soumission. Le maréchal et le sous-maréchal leur répondirent par une lettre où ils les traitaient fort mal; puis, ne recevant pas de réponse au bout de plusieurs jours, ils s'avancèrent de nouveau par trois routes différentes et attaquèrent l'ennemi: six batailles livrées furent autant de victoires. Ils traversèrent par deux fois de hautes montagnes, tuèrent en tout quatre mille ennemis et s'avancèrent à plus de soixante-dix lieues dans l'intérieur du Népal jusqu'aux environs du territoire de Yanḡ pou (Katmandou), sa capitale.

Jusqu'à alors, les montagnes s'étendaient de l'est à l'ouest; à partir de la montagne Yong ya, elles forment des chaînes s'étendant du nord au sud entre lesquelles coulent les rivières. Les ennemis occupaient les deux chaînes de montagnes et le pont jeté perpendiculairement sur la rivière.

Au commencement du huitième mois (septembre), les généraux attaquèrent de trois côtés à la fois, s'emparèrent des montagnes situées sur la rive nord et dispersèrent les troupes ennemies qui défendaient le pont. Quant aux montagnes de la rive sud qui s'étendent sur l'espace de plusieurs lieues et derrière lesquelles se trouve la capitale du Népal, les ennemis y avaient établi dix camps et se préparaient à résister avec vigueur. 'Haï Lann-tch'a était d'avis d'occuper la rivière et d'établir un camp sur la rive; mais Fou K'anḡ-ann ne l'écouta pas, traversa la rivière et attaqua; il gravit plus de deux lieues dans des endroits à pic et sous une pluie battante, et malgré les arbres et les rochers que les ennemis, profitant de la situation des lieux, faisaient pleuvoir sur les assaillants. Les ennemis qui étaient de chaque côté de la rivière et de la montagne vinrent nous attaquer de trois côtés différents; nos troupes, tantôt combattant, tantôt reculant, perdirent beaucoup d'hommes tués ou blessés. Heureusement que 'Haï hann tch'a vint au secours et que Ngo lo tenḡ pao, s'emparant du pont, combattit avec vigueur et força les ennemis à la retraite.

En ce temps, les Gork'a étaient en mauvais termes avec P'i lenḡ<sup>1</sup>, pays de l'Inde qui est situé au sud des frontières de leur pays, et qui, depuis longtemps, était sous la domination des Ynḡ tçili (Anglais).

<sup>1</sup> « Les Gork'a, dit Siu Tçi-yu dans une note du livre III de son *Ynḡ 'houann tché lio*, appellent P'i lenḡ les tribus qui sont sous la domination des Anglais; ils les appellent aussi Li ti. »

Lorsque Fou K'anġ-ann avait envahi le Népal, il avait adressé des dépêches aux pays de Tcho menġ chionġ (Sikkim)<sup>1</sup>, de Tsonġ mou<sup>2</sup>, de Pou lou k'ŋo (Boutan)<sup>3</sup>, qui sont au sud-est du pays des Gork'a; au pays de Pa tso mou langġ, qui en est à l'ouest; à ceux de Tġia ko eul (Bengal)<sup>4</sup> et de P'i lenġ, qui en sont au sud, pour les prier d'attaquer en même temps les Gork'a, leur promettant de partager avec eux le pays lorsque la guerre serait finie. A ce moment, les Gork'a, battus, firent part de la situation critique dans laquelle ils se trouvaient à P'i lenġ qui, feignant d'envoyer des troupes à leur secours, s'empara peu à peu de leur territoire<sup>5</sup>. Les Gork'a, attaqués de

<sup>1</sup> Le Sikkim, petit pays situé entre le Népal à l'ouest et le Boutan à l'est, est appelé Tcho menġ chionġ par les Chinois et *hbras ldzong* (Dredjong) par les Tibétains.

<sup>2</sup> Tribus du Sikkim.

<sup>3</sup> Il faut lire Pou lou k'ŋo pa, transcription chinoise de *hBroug pa*, nom donné par les Tibétains au Boutan, petit État hindou indépendant, encore peu connu, situé à l'est du Sikkim dans les chaînes de l'Himâlaya. Ce nom de Boutan signifierait *fin du Tibet* et serait composé de *Bod* «Tibet», et de *anta* «fin». Souvent les Tibétains appellent ce pays Lho «le sud».

<sup>4</sup> Voyez plus haut, p. 369, et plus bas, p. 374, note 2.

<sup>5</sup> «In 1791, the Gorkhas had entered into a commercial treaty with the British, and hence, when in difficulties with the Chinese in that year, they applied for assistance to Lord Cornwallis. In consequence of this, a mission under colonel Kirkpatrick was despatched to Nepal and reached Noakot in the early part of 1792. By this time, however, the Gorkhas had submitted to the Chinese, and British interference was unnecessary. This was the first occasion on which a British officer entered the country. One result of the mission was the signing of another commercial treaty on the 1<sup>st</sup> of March 1792.» Voyez *History of Nepal*, Introduction, p. 51-52.

deux côtés à la fois, furent terrifiés, et, craignant que notre armée ne fût encore plus en colère à la nouvelle de ce qui s'était passé, envoyèrent de nouveau un des leurs pour supplier humblement le maréchal de vouloir bien accepter leur soumission. Comme nos troupes venaient d'éprouver de grandes difficultés, que les frontières devenaient de plus en plus dangereuses, et que de plus les neiges épaisses qui recouvrent les montagnes, passé le huitième mois (septembre), auraient rendu la retraite difficile, on accepta leur soumission. Les Gork'a rendirent les conventions qui avaient été faites, les richesses, bijoux, sceaux d'or, boules dorées qui surmontent les pagodes qu'ils avaient pillées dans le Tibet, et les lamas Tann tsiġ et Pan tchou eul qu'ils avaient faits prisonniers; ils nous remirent le corps de Cho ma eul pa<sup>1</sup> et offrirent en tribut des éléphants domestiques, des chevaux indigènes et des instruments de musique, demandant qu'il leur fût permis de vivre éternellement sous les lois de la Chine. Notre armée revint donc victorieuse.

L'empereur récompensa Fou K'anġ-ann en lui donnant le titre nobiliaire de «prince du second rang.» Il avait d'abord eu l'intention de diviser le Népal en plusieurs principautés; mais, lorsqu'il eut appris la soumission des Gork'a, il acquiesça à leur prière et laissa trois mille soldats indigènes et mille soldats chinois et mongols pour garder le Tibet.

<sup>1</sup> Cho ma eul pa mit lui-même fin à ses jours; il échappa aux Chinois par le poison. (*T'ien tchou kout tġ'yeou*, l. VII.)

Telle fut l'origine de la garnison de troupes régulières au Tibet.

Pour se rendre du Tibet postérieur au pays des Gork'a, il y a la grande route de Ting tcié (Dinghie)<sup>1</sup> qui fait un détour par le pays de Pou lou k'o pa (Boutan) et que l'on emploie plus d'un mois à parcourir. C'est pour cette raison que notre armée revint par la route plus courte de Tsi long; cette route est bordée, d'un côté, par des murailles à pic, de l'autre, par le torrent; on ne pouvait y passer à cheval; le maréchal et le sous-maréchal furent eux-mêmes obligés d'aller à pied. Aussi, dut-on conduire les éléphants offerts en tribut par la grande route (de Ting tcié), de telle sorte qu'ils n'arrivèrent au Tibet antérieur qu'au printemps de l'année suivante. Il fallut un jour entier pour traverser les monts Ou la qui ont douze lieues d'étendue, et lorsqu'on les traversa, comme le crépuscule tombait, il faisait un peu sombre, à tel point qu'on ne pouvait chercher son chemin.

De plus, il y avait un amas de neiges semblable à une ville qui offrait, en guise de porte, un défilé couvert de plusieurs dizaines de tchang<sup>2</sup> de profondeur, par où prenaient les passants. Ceux-ci n'osaient parler de peur que d'énormes monceaux de neige<sup>3</sup>

<sup>1</sup> Ting tcié (Dinghie) ou Tcié ting (Ghieding) est une ville du Tibet postérieur, située au sud de Tachilounpo.

<sup>2</sup> Tchang, mesure de dix pieds.

<sup>3</sup> Litt. « il y avait des amas de neige grands comme une chambre (tu jou ou) ». L'auteur veut évidemment parler ici d'avalanches.

ne vinssent tout à coup à s'écrouler et à les écraser dans leur chute. C'est là que deux mille Gork'a, retournant chez eux chargés du butin qu'ils avaient fait dans le Tibet, étaient morts de froid.

L'arête méridionale des Ts'ong ling (les monts Bolor et Karakorum) est une barrière que la nature a mise entre la Chine et l'Occident; là les dangers sont deux fois plus grands que ceux du Tçinn tch'ouann<sup>1</sup>. Le pays des Gork'a, bien plus éloigné que celui des tribus mahométanes (le Turkestan chinois), est cette contrée que les troupes des dynasties des 'Hann et des T'anġ ne purent atteindre<sup>2</sup>. Les soldats indigènes marchent nu-pieds; ils fixent d'avance un jour pour se rencontrer avec leurs ennemis. Nos soldats n'agissaient pas ainsi et tombaient toujours sur eux à l'improviste. Depuis le jour où ils subirent cette défaite jusqu'à présent, les Gork'a ont envoyé tribut sans interruption<sup>3</sup>.

A l'ouest, le Népal est voisin de K'o ché mi cul

<sup>1</sup> Akoueï, envoyé par Tç'ienn long pour réduire les tribus Miao tseu du Tçinn tch'ouann, eut à surmonter de grandes difficultés en poursuivant les indigènes dans les régions montagneuses de la frontière du Sseu tch'ouann.

<sup>2</sup> Oueï Yuann, en disant que les troupes des 'Hann et des T'anġ ne purent atteindre la contrée éloignée du Népal, veut exalter la puissance de l'empereur Tç'ienn long, car, sous ces dynasties, l'empire des Chinois s'étendit sur l'Asie centrale jusqu'aux bords de la mer Caspienne, par les victoires de Pann Tchao et de Kann Yng, les plus célèbres généraux de ces temps, et par conséquent les armées chinoises pénétrèrent dans des contrées bien plus éloignées que le Népal.

<sup>3</sup> Nous lisons dans le *Ta ts'inġ 'houei tienn*, l. LII : « Le roi des Gork'a envoie des ambassadeurs offrir tribut une fois tous les cinq

(Kachmir)<sup>1</sup> de l'Inde septentrionale; au sud, il est limitrophe de Tçia ko eul de l'Inde orientale<sup>2</sup>, pays que les annales des Ming désignent sous le nom de P'anğ ko la; on écrit aussi Menğ tçia la; cette contrée est depuis longtemps sous la domination des Yng tçi li (Anglais) du grand océan occidental (l'Europe); sa capitale est P'i lenğ<sup>3</sup>. La soixantième année Tç'ienn long (1795), les Anglais envoyèrent un ambassadeur pour offrir tribut<sup>4</sup>. Cet envoyé dit que deux ans auparavant les troupes européennes avaient aidé le maréchal lorsque celui-ci avait attaqué la tribu de Ti mi (le Népal) qui est au sud-ouest du Tibet, et que si, à l'avenir, on en avait encore besoin, on pouvait compter sur leur concours. C'est alors seulement que l'empereur connut dans ses détails l'affaire des Gork'a et la terreur que ceux-ci avaient éprouvée sur leurs frontières méridionales.

Lorsque les Anglais vinrent attaquer, pendant la vingtième année Tao kouanğ (1840)<sup>5</sup>, les provinces

aus. Ce tribut consiste en éléphants, chevaux, paons, tapis, ivoire, cornes de rhinocéros, queues de paons et autres objets indéterminés.»

<sup>1</sup> Sanscrit : *kaçmira*; tibétain : *k'a tch'é* « large bouche ».

<sup>2</sup> C'est le Bengal.

<sup>3</sup> Oueï Yuann dit en note : On l'appelle aussi Ko li ko ta (Calcutta, Kalkata ou Kalikata).

<sup>4</sup> Oueï Yuann veut parler de l'ambassade de Macartney, mais il se trompe de date : elle eut lieu en 1793. On voit que les Chinois considéraient les ambassadeurs européens comme des *porteurs de tribut*. Aujourd'hui les représentants de plusieurs grandes puissances européennes résident à Péking même et traitent d'égal avec les plus hauts dignitaires chinois. Les temps sont bien changés.

<sup>5</sup> L'auteur fait allusion à la guerre de l'opium (1840-1842), du-

de Yué et de Tcho<sup>1</sup>, les Gork'a envoyèrent au commissaire impérial, résidant au Tibet, un des leurs porteur d'une pétition ainsi conçue : « Chaque jour, notre petit pays reçoit des marques de mépris de la part de P'i lenğ, dont nous sommes voisins et qui est sous la domination de Li ti; nous venons d'apprendre que ce dernier pays est en guerre avec Tçing chou<sup>2</sup>, et que celui-ci a remporté plusieurs victoires; nous désirons attaquer les possessions de Li ti avec toutes nos troupes, afin d'aider les forces chinoises<sup>3</sup>. » Le commissaire impérial résidant au Tibet ne savait pas que ce que les Gork'a appelaient Li ti étaient les Anglais, que ce qu'ils appelaient Tçing chou était la province chinoise du Kouanğ tong, et que ce qu'ils appelaient les territoires dépendants de P'i lenğ, c'était Menğ tçiala (le Bengal

tant laquelle les Anglais s'emparèrent successivement des îles Tchéou chann (Chusan), de Ning po, Tchenn tçianğ, et furent sur le point de bombarder Nann tçing (Nanking), quand les autorités chinoises consentirent à entamer des négociations : le traité de Nanking, signé le 29 août 1842, y mit fin.

<sup>1</sup> Noms classiques des provinces du Kouanğ tong et du Tche tçianğ.

<sup>2</sup> Litt. : « dépendance de la capitale ».

<sup>3</sup> Le commissaire impérial Menğ Pao, qui résida à Lhassa de 1842 à 1850, a publié à Péking en 1851, sous le titre de 西藏奏

疏 *Si tsanğ ts'éou sou*, Mémoires et rapports au sujet du Tibet, un petit volume renfermant sa correspondance officielle avec les cours de Péking et du Népal. On y trouve la pétition dont notre auteur ne donne que le sens général. M. Frederick Mayers a publié des extraits de cette correspondance, relatifs à la nomination du Dalai lama, dans le Journal de la Société asiatique de Londres (juillet 1869).

de l'Inde orientale; aussi répondit-il : « La cour de Péking n'a pas à s'occuper des querelles qui s'élèvent entre de si petits États<sup>1</sup>. »

Bien que la capitale des Anglais soit au loin dans le grand océan occidental (l'Europe), l'Inde qui en dépend est néanmoins limitrophe des Gork'a; ces deux pays, ennemis séculaires, cherchent toujours des prétextes de querelles; aussi, lorsque nous attaquons les Gork'a, les Anglais en profitent (pour leur enlever une partie de leur territoire), et quand nous attaquons les Anglais, les Gork'a désirent alors nous aider.

M. Imbault-Huart, en partant, m'a prié de revoir les épreuves de son travail et d'identifier, s'il était possible, les noms tibétains qu'il n'avait pu reconnaître. Les identifications que je pourrais proposer sont trop conjecturales pour que je me hasarde à les présenter; je crois seulement devoir repro-

**鬪觸相攻** litt. « des luttes mutuelles de Mann et de Tchou ». Allusion à un passage de l'ouvrage du célèbre philosophe Tchouanġ Tchéou (ou Tchouanġ tseu « le philosophe Tchouanġ »), l'inventeur de l'apologue en Chine, qui porte le titre de *Nann 'houa tġinġ*, « livre canonique de Nann 'houa » (titre honorifique posthume décerné à l'auteur sous la dynastie des T'anġ). Voici la traduction de ce passage : « Il y avait dans la corne gauche d'une licorne un État qui s'appelait Tchou; dans la corne droite était un autre État appelé Mann. Ces deux États, se disputant la possession du territoire, se livrèrent bataille : des millions de cadavres couvrirent le terrain; les vainqueurs ne revinrent qu'après avoir poursuivi les vaincus pendant quinze jours. » C'est également là l'origine de l'expression **牽角之爭** litt. « les luttes des cornes de la licorne », c'est-à-dire des querelles mesquines, de peu d'importance.

duire ce que dit la chronique indigène du Népal (*Vañġavali*), publiée par M. Wright : 1° à propos des anciennes relations du Népal et de la Chine, dont il est question dans la note de la page 357 ci-dessus; 2° à propos de la guerre de 1792, qui fait l'objet de ce mémoire. Les deux citations sont fort courtes.

La première se rapporte au temps de la dynastie d'Aoude, qui ne compte que quatre rois : Hari-Sinha-Deva, Mati-Sinha-Deva, Ćakti-Sinha-Deva et Ćyâma-Sinha-Deva (p. 180); elle est conçue en ces termes : « Ćakti-Sinha-Deva régna vingt-deux ans. Ce roi abdiqua en faveur de son fils Ćyâma-Sinha-Deva et établit sa résidence à Palamchok, d'où il envoya des présents en Chine; l'empereur en fut si satisfait qu'il lui envoya en retour un sceau portant gravé le nom Ćakti-Sinha, et en plus le titre de Râma, avec une dépêche royale, dans l'année chinoise 535. » On ne donne pas la date népalaise. Le nom chinois Cha ko Sinn ti, cité dans la note de la page 357, paraît bien être la transcription de Ćakti-Sinha-Deva; Ma ta na lo mo pourrait être celle de Mati-Sinha-Deva, quoique, d'après l'analogie, on dût attendre Ma-ta-Sinn-ti.

Quant à la guerre de 1792, voici le récit succinct et triomphant du chroniqueur népalais (p. 260-261) : « (Le roi Ran Bâhadur Sah) ayant connu les affaires du pays du Nord par Syâmar pâ Lama, qu'il avait mandé, envoya des troupes à Sikharjun; elles pillèrent Digarġhâ sans respect pour les autorités chinoises. L'empereur chinois, incapable d'endurer cette insulte, envoya une grande armée sous le commandement du Kâji Dhurin et du ministre Thumthâm. Cette armée atteignit Dhebun. Alors le roi (de Népal) fit accomplir un purascharan par un Lekhyâ Bandâ de Bhinkshâ Bahâl; pendant ce temps-là, Mantrinâyak Damodar Pande tailla en pièces l'armée chinoise et se couvrit de gloire (1). Après quoi, l'empereur chinois pensa qu'il valait mieux vivre en amitié avec les Gorkhalis et fit la paix. »

L. FEER.

# JOURNAL ASIATIQUE

OU

## RECUEIL DE MÉMOIRES

D'EXTRAITS ET DE NOTICES

RELATIFS A L'HISTOIRE, A LA PHILOSOPHIE, AUX LANGUES  
ET A LA LITTÉRATURE DES PEUPLES ORIENTAUX

RÉDIGÉ

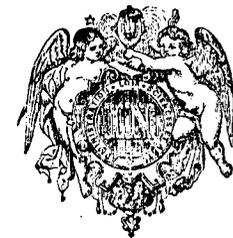
PAR MM. BARBIER DE MEYNARD,  
CHERBONNEAU, DEFRÉMERY, J. DERENBOURG, DUGAT, DULAUDRIER, FERRER,  
FOUCAUX, GARCIN DE TASSY, HALÉVY, OPPERT,  
REGNIER, RENAN, SANGUINETTI, E. SENART, DE SLANE, ETC.

ET PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

---

SEPTIÈME SÉRIE

TOME XI



PARIS

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DE M. LE GARDE DES SCAUX

A L'IMPRIMERIE NATIONALE

---

M DCCC LXXVIII